

EXPOSITION « PLURIELLES » à la Condition Publique. Roubaix

Paysages dispersés par Béatrice Meunier-Déry

Depuis toujours, je vis entre villes et campagnes. Une forme d'itinérance, jamais très éloignée de la verte, m'a fait investir 30 lieux de vie dans 17 communes. Presque 40 années, plongée au cœur de la nature, et 20 autres de vie urbaine où je traque le vert dans la ville. La transition entre les deux est toujours une adaptation forcée. De l'air de la campagne aux odeurs de gazole qui saisissent jusqu'à l'écœurement, des étendues vertes et boisées au béton-bitume, le contraste n'est pas anodin. Ces changements d'environnement rapides laissent des traces physiques et mentales.

Il existe à Roubaix des îles vertes comme le parc Barbieux, qui apportent un sursaut d'énergie visuelle immédiate mais peinent à combler le manque. Les très nombreux jardins privés sont clos, invisibles de la rue, enchâssés dans la ville comme des émeraudes sur le métal précieux d'un bijoux ancien... La nature que je cherche est libre et sauvage.

Elle s'installe partout où elle le peut : le lierre qui s'accroche aux murs et déborde sur les toits, l'arbre à papillon qui s'enracine dans la moindre parcelle de terre disponible ou friche de la ville, et qui s'arrime en hauteur dans les gouttières-jardinières de maisons vieillissantes, des centaines de plantes discrètes qui habitent nos trottoirs, les mousses et les lichens qui s'étendent sur tous les supports possibles. Ce sont des bio-indicateurs de pollution qui laissent peu de doutes sur la qualité médiocre de l'air environnant. Pourtant ils sont pour moi un émerveillement salvateur, des bulles d'oxygène pour le mental lorsque je parcours la ville à pied en manque de forêt, de grands espaces et d'air.



Je suis fascinée par les micros-paysages que forment les mousses sur lesquelles poussent des plantes minuscules. Certaines ressemblent à de véritables vallons boisés, comme une forêt vue du ciel, d'où l'on pourrait distinguer différentes variétés d'arbres et de spécimens remarquables. D'autres, à hauteur d'yeux, poussant tranquillement sur le rebord d'un muret offrent des paysages où l'on pourrait imaginer découvrir une maison islandaise au toit végétalisé. Ils sont comme la possibilité de téléportations mentales vers les souvenirs de nature toujours très vifs, et qui, l'espace d'un instant, me relie à la promesse d'y retourner. Je les photographie. Mais dans l'atelier, lorsque je dessine des arbres, des clairières, des cabanes, ce ne sont plus que les fantasmes d'une nature imaginaire qui naissent sur la feuille.

Pour cette exposition à la Condition Publique, j'utilise la perception à différentes échelles pour développer une installation photographique rendant hommage à ces paysages du quotidien, sauvages ou façonnés par nos usages, tous ces jardins urbains discrets et parfois minuscules qui raniment le folklore intérieur d'une fille de la forêt.